

CODE RURAL : VUE SUR LA PROPRIÉTÉ DU VOISIN



Charmant cottage ; le monsieur, un artiste, est en train de le louer, lorsqu'un coup d'œil dans la cour voisine lui montre le désenchantement ci-dessus.

ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS

GAVROCHE

C'est ainsi que les journalistes désignent parfois le voyou de Paris, et cela, par réminiscence du *petit Gavroche*, dont Victor Hugo a donné le portrait dans *les Misérables* (vol. V, chapitre XIII, p. 57) :

Cet enfant ne se sentait jamais si bien que dans la rue. Le pavé lui était moins dur que le cœur de sa mère.

Ses parents l'avaient jeté dans la vie d'un coup de pied.

Il avait tout bonnement pris sa volée.

C'était un garçon bruyant, blême, lesté, éveillé, guoguenard, à l'air vivace et maladif. Il allait, venait, chantait, jouait à la fayousse, grattait les ruisseaux, volait un peu ; mais, comme les chats et passereaux, gaiement, criait quand on l'appellait voyou. Il n'avait pas de gîte, pas de pain, pas de feu, pas d'amour ; mais il était joyeux parce qu'il était libre.

TOMBER DANS LE TROISIÈME DESSOUS

On appelle *dessous*, dans un théâtre, les étages pratiqués sous les planches de la scène pour recevoir la rampe, les trucs et les machines, étages qui peuvent aller jusqu'au nombre de trois (comme à l'ancien Opéra, par exemple), et qu'on nomme alors le premier, le deuxième et le troisième dessous.

Ce dernier étant le plus bas de tous, on a employé l'expression *troisième dessous* pour signifier aussi *bas que possible*, et l'on a dit au figuré, en parlant d'une pièce accueillie par les sifflets et irrévocablement condamnée, qu'elle était tombée dans le *troisième dessous*.

PAT-A-QU'EST-CE

Voici comment le grammairien Domergue raconte l'origine de ce singulier mot dans son *Manuel des amateurs de la langue française* :

« Un jeune homme était au spectacle dans une loge à côté de deux dames richement parées, mais la conversation annonçait le peu d'éducation qu'elles avaient reçue. Tout à coup le jeune homme trouve sous sa main un éventail : — Madame, dit-il à la première, cet éventail est-il à vous ? — Il n'est point à moi. — Est-il à vous ? reprend-il en le présentant à l'autre. — Il n'est pas à moi. — Il n'est point à vous, il n'est pas à vous, dit le jeune homme, ma foi, je ne sais *pat-à-qu'est-ce* ? »

« Cette plaisanterie a couru dans les cercles, et le mot est resté. »

Je n'ajouterai qu'une réflexion à ce qui précède ; si ce n'est pas vrai, il faut avouer au moins que c'est bien trouvé.

AVOIR MAILLE A PARTIR AVEC QUELQU'UN

La *maille*, monnaie de billon carrée, qui avait cours sous les rois Capétiens, était la plus petite de toutes les monnaies : quand on voulait la *partir* (la partager), on ne pouvait que se quereller, puisqu'elle n'avait aucune réalité monétaire au-dessous d'elle. *Avoir maille à partir avec quelqu'un* veut donc dire tout simplement avoir un différend avec lui.

IL VAUT MIEUX AVOIR AFFAIRE A DIEU QU'À SES SAINTS

Voici ce qu'a écrit Voltaire à la fin de la Préface de *Catherine l'adèle* :

« Il y avait autrefois un roi d'Espagne qui avait promis de distribuer des aumônes considérables à tous les habitants d'après de Burgos qui avaient été ruinés par la guerre. Ils vinrent aux portes du palais ; mais les hussiers ne voulurent les laisser entrer qu'à condition qu'ils partageraient avec eux. Le bonhomme Cardero, qui se présenta le premier au monarque, se jeta à ses pieds et lui dit : — Grand roi, je supplie Votre Altesse royale de faire donner à chacun de nous cent coups d'étrivières. — Voilà une plaisante demande ! dit le roi ; pourquoi me faites-vous cette prière ? — C'est, dit Cardero, que vos gens veulent absolument avoir la moitié de ce que vous nous donnez. Le roi rit beaucoup et fit un présent considérable à Cardero ; de là vient le proverbe : *Il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints*. »

C'est fort joli, mais je dois à la vérité de vous prévenir qu'on ne donne cela que comme un conte.

ARRIVER COMME MARÉE EN CARÈME

Quand l'usage du jeûne quadragésimal fut établi, le poisson comptait généralement partout comme un plat maigre, et, comme en temps de carême la marée devait être impatiemment attendue, son arrivée, on le conçoit, put devenir synonyme de chose qui vient à propos.

ARRIVER COMME MARS EN CARÈME

La fête de Pâques ayant été fixée au premier dimanche venant après la pleine lune qui suit l'équinoxe de printemps (le 22 mars), il en résulte que le mois de mars doit invariablement, et pour près d'un tiers, être compris chaque année dans le *carême*. Aussi dit-on *arriver comme mars en carême*, pour signifier arriver ponctuellement, infailliblement.

Mais ce dicton, bien qu'il s'explique ainsi, n'est qu'une corruption du précédent. Seulement il est énoncé plus souvent sous la forme altérée que sous la vraie.

C'est en somme le carême qui arrive en mars et non mars en carême : on n'eût donc pas constitué la locution ainsi, si on n'avait eu l'autre qui a servi de point de départ. *Mars* au lieu de *marée* paraît venir là comme une de ces altérations plaisantes à l'aide desquelles on fait des *parodies* de proverbes. C'est un genre de plaisanterie pour lequel le romancier Balzac avait un faible. En voici quelques exemples : *Le temps est un grand maigre* (maître). — *Les personnes pressantes* (présentes) *sont toujours acceptées* (exceptées). — *Chose promise, chose dure* (due), etc.

MONTER SUR SES GRANDS CHEVAUX

Au temps de chevalerie, on distinguait deux espèces de chevaux : le palefroi et le destrier.

Le palefroi était le cheval de service, le cheval de parade, surtout celui que montaient les dames.

Le destrier était cheval de main ou de bataille ; il était grand et fort, et, par suite, spécialement destiné aux hommes d'armes.

Or, quand les chevaliers quittaient le palefroi pour le destrier, on disait qu'ils *montaient sur leurs grands chevaux*, expression qui, prise au figuré, s'est employée et s'emploie encore dans le sens de prendre un parti vigoureux, se mettre en colère, montrer de la sévérité dans ses paroles.

COUPÉ (substantif)

Nous avons plusieurs mots dont la signification est difficile à comprendre parce qu'on les emploie aujourd'hui sans un autre mot principal dont autrefois ils étaient des auxiliaires grammaticaux ; *coupé* est du nombre.

Ce dernier ne se montrait qu'en compagnie du mot *carrosse*, comme on le voit dans la citation qui suit :

Les carrosses ont différents noms, eu égard à leur structure : il y a des *carrosses* proprement dits, des *carrosses coupés*, des calèches, des berlines, etc.